

PIERRE SAUREL

Mademoiselle Hold-Up



BeQ

Pierre Saurel

Brien le Don Juan # 16

Mademoiselle Hold-Up

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 754 : version 1.0

Mademoiselle Hold-Up

Collection *Brien le détective*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

La beauté voleuse

– Ce sera prêt mercredi prochain, monsieur.

– Merci.

L'homme sortit de la bijouterie. Quelques instants plus tard, la porte de la bijouterie s'ouvrit et une jeune fille parut.

Elle portait des pantalons de ski, des pantalons « stretchés » qui lui moulait parfaitement les jambes.

Son chandail également semblait coller à sa peau. Elle était excessivement bien tournée.

Ses cheveux étaient longs, roux. Même si elle portait des verres fumés, on pouvait voir qu'elle était fort jolie.

– Mademoiselle ?

Elle demanda à examiner les bagues.

Enfin, elle en choisit une.

– Je vais prendre celle-ci. Avez-vous du change pour un billet de cent dollars ?

– Oui, mademoiselle.

– Il passa à l’arrière et elle le vit ouvrir un tiroir. Juste à ce moment, la porte s’ouvrit et un client entra.

Il jeta un coup d’œil sur cette belle fille. La fille s’était dirigée vers la porte.

Lentement, elle poussa le verrou de la porte. Le bijoutier revint.

– Vous avez votre billet, mademoiselle ?

La fille était restée dans la porte.

– Venez voir, il y a eu un accident, au coin.

Le client et le bijoutier se dirigèrent rapidement vers la porte.

– Où ?

– Ne bougez pas, dit-elle, si non, je vous abats tous les deux. Vous avez compris ? Baissez le

store qui est dans la porte. C'est un hold-up.

Le bijoutier tourna légèrement la tête. La fille était armée.

Il savait fort bien qu'il ne s'agissait pas d'un revolver-jouet.

Si le bijoutier avait été derrière son comptoir, il aurait pu actionner un signal d'alarme.

– Vous avez sans doute une carte que vous placez dans la porte, si par hasard vous devez sortir, vous êtes seul. Allons, répondez.

– Oui, elle est derrière le comptoir.

– Ne bougez pas. À quel endroit ? demanda la fille.

Elle avait reculé jusque derrière le comptoir. Le bijoutier lui indiqua l'endroit.

Elle prit la carte, revint vers la porte et l'accrocha.

C'était écrit sur la carte :

– De retour dans quelques minutes.

Elle ordonna au bijoutier et au client.

– Tous les deux, dirigez-vous vers l’arrière, faites vite.

Ils obéirent.

Le bijoutier se demandait de quelle façon il pourrait donner l’alarme.

La fille ordonna :

– Placez deux chaises, dos à dos.

Le bijoutier obéit.

– Maintenant, asseyez-vous.

Les deux hommes durent exécuter les ordres de la jeune beauté.

– Attention, je vous surveille vous aussi et je n’hésiterai pas à tirer.

Elle était en face du bijoutier. Elle ouvrit son sac main et en sortit une seringue hypodermique.

– Qu’est-ce que vous faites ?

Elle tendit la seringue au bijoutier.

– Donnez-vous une piqûre au bras. Allez-y, c’est inoffensif.

– Mais... je ne suis pas capable.

– Je vous donne dix secondes. Si vous refusez, je tire. Et si vous connaissez les armes à feu, vous devez vous rendre compte que ce revolver est muni d'un silencieux.

La fille se mit à compter.

– Un, deux, trois, quatre.

Il souleva rapidement sa manche et enfonça l'aiguille dans son bras.

– Parfait.

Elle reprit sa seringue et cette fois, elle s'avança vers le client.

– À vous.

De son sac, elle sortit une seconde seringue. Tout était préparé à l'avance.

– Il faut que j'enlève mon veston.

– Pas du tout, enfoncez cette aiguille dans votre cuisse, au travers de votre vêtement.

– Jamais je ne le ferai, vous entendez, jamais.

Alors, sans aucune hésitation, la fille s'approcha et le frappa durement à la tête.

L'homme devint tout étourdi.

La fille s'empara de la seringue et le piqua rapidement dans la cuisse.

Quelques instants plus tard, le bijoutier et le client semblaient profondément endormis.

La fille alors ouvrit le tiroir secret du bijoutier et prit les billets qui s'y trouvaient.

Elle retourna dans la bijouterie et vida le tiroir caisse.

– Environ mille dollars, ce n'est pas beaucoup.

Elle jeta un coup d'œil sur les bagues.

– Non, c'est trop difficile à écouler.

Elle retourna à l'arrière boutique. Les deux hommes dormaient toujours.

La fille se dirigea vers la porte qui donnait dans la ruelle.

Mais avant de sortir, elle prit le temps d'enlever sa perruque. Maintenant, elle était brune.

Elle passa le peigne dans ses cheveux, glissa la perruque dans son sac et sortit par la porte arrière.

Quelques minutes plus tard, sans attirer l'attention, elle montait dans une voiture, stationnée non loin de la bijouterie et elle s'éloigna rapidement.

– Et voilà, murmura-t-elle. Mille dollars pour quinze minutes de travail, ce n'est pas mal. Je n'ai pas à diviser mes gains et il n'y a personne pour me trahir.

*

Le sergent Lefebvre, chef de l'escouade des hold-up de la police municipale, s'était rendu chez le bijoutier.

Il interrogea longuement les deux hommes.

– Pouvez-vous la décrire ?

– Elle a les cheveux roux et elle semble très jolie. Elle portait des lunettes fumées, assez grosses.

– Non seulement elle est jolie, fit le client, mais elle a un corps extraordinaire. Des courbes

comme j'en ai rarement vues.

– Quel âge ?

– Difficile à dire, fit le bijoutier. Elle peut avoir trente ans aussi bien que dix-neuf.

– Et vous êtes bien certain que personne ne l'attentait à l'extérieur ?

– Sûrement pas devant la bijouterie, fit le client. Moi, je suis entré alors qu'elle était ici.

– De plus, nous avons regardé à l'extérieur.

– Vous n'avez pas un système d'alarme ?

– Oui et facile à actionner, mais il faut être derrière le comptoir.

– L'injection qu'elle vous a donnée vous a fait dormir pendant quelques minutes seulement ?

– Oui. Le temps de vider la caisse.

Et vous dites qu'elle n'a pas pris de bijoux ?

– Non, aucun. Enfin, fit le bijoutier, elle portait des gants, donc, elle n'a pas laissé d'empreintes.

Le sergent prenait des notes pendant que ses

hommes examinaient les environs.

– Elle est très habile. Un bijou, ça finit toujours par se retracer, mais de l’argent, tout simplement, c’est plus difficile.

Mais le sergent encouragea le bijoutier.

– Nous la retrouverons bien. Vous êtes assuré ?

– Oui, mais quand on se fait voler de l’argent, c’est toujours plus difficile. Les compagnies n’assurent jamais le plein montant parce qu’on peut trop facilement les tromper.

– Ayez confiance, nous la rattraperons.

On avait pris une description de ses vêtements.

– Ç’a ne devrait pas être trop compliqué. Elle tentera probablement de commettre un autre vol et cette fois, nous la prendrons la main dans le sac.

*

Les journalistes, toujours à la recherche du

sensationnel, firent passablement de publicité autour de cette affaire.

Ce n'est pas tous les jours qu'on voyait une jeune fille commettre seule, un vol à main armée.

On baptisa la jeune fille Mademoiselle Hold-Up.

On parlait d'elle comme une aguichante beauté.

– Comment des hommes, troublés par la beauté d'une telle fille, peuvent-ils se douter qu'il s'agit d'une voleuse.

On dessina des portraits de la fille, d'après les indications du bijoutier et du client.

Mais on attachait beaucoup plus d'importance aux corps magnifique de Mademoiselle Hold-Up, plutôt qu'à sa figure.

– Elle a les cheveux roux et elle porte des lunettes fumées, des cheveux longs.

C'était peu.

Même les policiers se demandaient comment ils pourraient capturer cette fille.

– Si elle ne commet pas d’autres vols, ce sera excessivement difficile.

Et malgré eux, ils étaient déjà en admiration devant une telle fille.

*

– Je voudrais voir le gérant, s’il-vous-plaît.

– Un instant, mademoiselle.

La jeune fille qui venait de s’adresser au commis était grande, mince, blonde et surtout, bien tournée.

Un véritable modèle.

Ce devrait être une fille passablement riche. Ses vêtements étaient très chics et la moulait comme un gant.

Elle portait un petit chapeau avec une voilette.

– Ça ne se porte plus aujourd’hui, les chapeaux, fit une jeune employée.

– Excepté dans un certain milieu. La chapeau,

c'est supposé faire plus chic. Moi, je n'aime pas ça.

Le gérant reçut la jeune fille.

– Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

Elle regarda les deux portes, celle qui donnait derrière le comptoir et celle qui donnait dans la banque.

– C'est très personnel, dit-elle. J'établis un commerce important et je ferai affaire avec votre banque, je ne voudrais pas d'indiscrétion.

Le gérant se leva et alla fermer les deux portes.

– Le commerce que je veux établir vaut des milliers de dollars. Je vous donnerai toutes les garanties. Mais il me manque encore cinq mille dollars.

– Ah !

– Si j'ai toutes les garanties si votre argent est bien protégé, vous pouvez m'avancer cet argent ?

– Il faudra évidemment que j'étudie le cas.

– Mais vous avez cet argent ici, ça ne tardera

pas ?

– Mais non.

Elle ouvrit son sac.

– Si vous voulez venir ici, dit-elle, j’ai quelque chose à vous montrer, mais si je le sors de mon sac, c’est risqué.

– Comment ça, risqué ?

– Vous allez comprendre, venez voir.

Le gérant se leva, passa à l’avant de son bureau.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Ne bougez pas, fit la jeune fille calmement, c’est un hold-up.

– Quoi ? Mais vous êtes folle ?

– Pas du tout, comme vous voyez, je suis armée, je puis vous abattre. Mon revolver est muni d’un silencieux. Même vos employés n’entendront pas.

Et de son sac, elle sortit également une petite bouteille.

– Vous connaissez ça ?

– Non.

– Si je lance cette bouteille contre le mur, la banque sautera. Il y aura une épaisse fumée. Évidemment, je la lancerai loin. J’aurais le temps de m’esquiver.

Elle est complètement folle, songea le gérant. Pour moi, cette bouteille, ce n’est rien.

Mais devait-il prendre une chance ?

– Si vous refusez d’obéir, je me lève, j’ouvre cette porte, après vous avoir abattu et je lance la bouteille dans la banque. J’aurai ensuite assez de temps pour vider la caisse. Tout ce que je demande, c’est cinq mille piastres.

Pendant qu’elle parlait, le gérant la détaillait. Il voyait mal sa figure, avec cette voilette.

Mais elle avait une taille élancée et une poitrine assez exceptionnelle.

Elle doit mesurer cinq pieds et trois pouces, elle peut peser cent vingt livres.

– Qu’attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

– Vous allez appeler une employée. Ne passez pas derrière votre bureau, car je sais fort bien que sous votre pupitre, il y a une sonnette d’alarme. Vous direz à votre employée de vous apporter cinq mille dollars en argent.

– Et si je refuse ?

– Vous êtes marié ?

– Oui.

– Vous avez des enfants ?

– Oui.

– Eh bien ! dans quelques minutes, il y aura une veuve et des orphelins de plus sur la terre. Je ne plaisante pas, vous savez. La police me recherche déjà. On m’a baptisée Mademoiselle Hold-Up.

– C’est vous ?

– Parfaitement. Alors, j’ai suffisamment patienté.

– Pour appeler, il faut que je sois de l’autre côté.

– Pas du tout, je connais ces appareils.

Avancez-vous et on entendra votre voix.

Elle appuya sur le bouton.

Une seconde plus tard, on entendit la voix d'une employée.

– Oui, monsieur ?

La jeune beauté menaça de son revolver.

– Voulez-vous m'apporter cinq mille dollars, mademoiselle. C'est pour un emprunt.

– En gros ou petits billets ?

– Aucune importance, répondit le gérant.

– Tout de suite.

La fille releva le bouton.

– Parfait, je vois que vous êtes raisonnable. Lorsqu'on frappera, vous direz à la jeune fille d'entrer. Demandez-lui de déposer l'argent sur votre bureau.

Mais soudain, elle se ravisa.

– Non, lorsqu'elle frappera, ne répondez pas, elle ouvrira sûrement après avoir frappé.

– Oui.

La fille se leva. Elle tenait son revolver dans sa main droite. Elle s'approcha du gérant et lui plaça le revolver dans les côtes.

– Qu'est-ce que vous faites ?

À ce moment, on frappa discrètement.

– C'est facile pour moi de tirer, embrassez-moi...

– Mais...

– Obéissez !

Il embrassa la jolie fille. C'était loin d'être désagréable, mais dans les circonstances...

La porte s'ouvrit. La fille se dégagea.

La jeune employée avait vu son gérant.

– Excusez-moi.

– Déposez ça sur le bureau et laissez-nous, fit le gérant, mal à son aise.

– Oui, monsieur.

La jeune employée sortit rapidement en refermant la porte.

– Du beau travail, fit mademoiselle Hold-Up.

Maintenant, asseyez-vous ici.

– Mais.

– Obéissez, faites vite. Placez-vous les mains derrière la tête, comme ça.

Il prit place sur la chaise qu’occupait la jeune fille, quelques instants plus tôt.

– Ensuite ?

Soudain, il poussa un petit cri. Il venait de sentir une douleur à la cuisse.

– Ne craignez rien, ce n’est pas dangereux.

La fille venait de lui donner une injection. Tout se mit tourner dans la pièce. Quelques secondes plus tard, le gérant dormait.

La jeune beauté prit l’argent qui se trouvait sur le bureau, le mit dans son sac et se dirigea vers la porte.

Elle l’ouvrit.

– Encore une fois, merci beaucoup monsieur. Je reviendrai dans deux jours.

Elle sortit lentement de la banque et arrêta un taxi en maraude.

Elle donna deux coins de rue.

– Déposez-moi là.

– Bien mademoiselle.

Lorsqu'elle descendit du taxi, à pied, elle se dirigea vers sa voiture, stationnée sur une rue voisine.

Elle s'installa au volant et démarra.

Un peu plus loin, elle stationnait dans une rue déserte, enlevait son chapeau et sa perruque blonde.

Cinq minutes plus tard, elle se stationnait à nouveau, non loin d'un grand magasin.

Elle entra, tenant sous son bras un sac dans lequel on dépose les achats.

Elle se dirigea rapidement vers une salle de toilette réservée aux dames.

Lorsqu'elle en ressortit, elle s'était complètement changée, elle ne portait plus les mêmes vêtements.

Elle retourna vers sa voiture.

– J’ai hâte de voir les journaux, on parlera sûrement en bien de « Mademoiselle Hold-Up ».

II

Un piège difficile

Le second vol de Mademoiselle Hold-Up reçut autant de publicité que le premier.

Les policiers, cependant, pouvaient maintenant tirer quelques conclusions.

– Cette fille est jeune, probablement dans la vingtaine, pas plus que ça.

On savait également qu'elle portait des perruques.

– Elle a commis le premier vol avec des cheveux roux, des cheveux longs. Le second vol avec une coiffure haute et des cheveux blonds. Elle est probablement noire ou brune.

Enfin le gérant de banque avait pu donner beaucoup de détails.

– Elle est jolie, mais à cause de la voilette, je n’ai pu voir ses yeux. Elle est même très jolie.

Il donna sa grandeur, son poids.

– J’ai même pu la voir debout, puisqu’elle a voulu que je l’embrasse. J’ai souvent vu des photos de filles, de modèles. Pour moi, elle n’a pas plus que vingt-deux ou vingt-quatre de taille. Enfin, elle a plus que trente-six de buste.

Les journalistes se moquèrent un peu.

– Vous connaissez ça. Vous l’avez examinée !

– Non, mais mon épouse a trente-six de poitrine et cette fille est encore mieux faite. Alors, c’est facile pour moi de tirer les conclusions.

Un journaliste demanda :

– Elle embrasse bien ?

– Vous êtes ridicule. Si vous croyez que j’ai pris le temps de goûter à ce baiser, vous vous trompez. J’avais son revolver appuyé dans les côtes.

Mais une fois de plus, Mademoiselle Hold-Up

avait commis un vol parfait.

– On a une meilleure description d’elle, mais c’est tout.

Le sergent Lefebvre décida de convoier les journalistes.

– Cette fille est une voleuse, tout comme les hommes qui commettent des hold-ups dans les banques.

Il n’était guère de bonne humeur.

– Pas tout à fait, dit un journaliste. C’est une femme.

– Une beauté, dit un autre.

– D’accord, mais elle commet des vols et audacieux.

– Elle ne vole pas grand-chose, mille dollars la première fois, cinq mille la seconde fois. C’est peu.

– Elle s’enhardit toujours, et si la presse lui fait de la publicité, elle deviendra une sorte d’héroïne, c’est complètement ridicule. On attache plus d’importance à cette fille qu’à de

grands criminels. On la porte presque aux nues.

Et il montra quelques extraits de journaux.

– Vous croyez que c’est logique ? Maintenant, les gens liront les journaux dans l’espoir d’entendre raconter un autre exploit de cette Mademoiselle Hold-Up.

Mais les journalistes protestèrent.

Eux aussi avaient de bons arguments.

– En parlant de cette façon, on met le public en garde. Déjà, on a pu dessiner assez bien sa figure.

– Les commerçants vont tous se méfier des trop belles filles.

– Vous ne pouvez bâillonner la presse.

– Vous préférez qu’on fasse de la publicité à la police, c’est normal, mais qu’a fait la police jusqu’ici, êtes-vous sur une piste ? Donnez-nous des renseignements et nous allons parler de vous.

Lefebvre n’était guère de bonne humeur.

*

Le troisième vol de Mademoiselle Hold-Up lui attira beaucoup moins de publicité, non pas parce que les journalistes craignaient les représailles, mais bien parce que ce troisième vol n'avait rien d'original.

Elle avait réussi à se cacher à l'intérieur d'une boutique, à l'heure de la fermeture. Elle était demeurée dans la salle de toilette.

Lorsque le propriétaire fut seul, à la pointe du revolver, elle l'avait obligé à vider sa caisse et même ses poches.

Elle ne l'avait même pas endormi, mais assommé tout simplement.

Une seule chose attira l'attention. Tout comme elle l'avait fait avec le gérant de banque, Mademoiselle Hold-Up lui appuya un revolver dans les côtes et avait forcé sa victime à l'embrasser.

– Je ne veux pas qu'on me croit prétentieux, dit le jeune propriétaire, mais elle a dit comme ça : « Tu me plais, embrasse-moi, c'est un

ordre. »

Et c'est après un long baiser, passablement passionné, que Mademoiselle Hold-Up l'avait frappé durement à la tête avec la crosse de son revolver.

Elle n'y était pas allé de main morte. Il avait fallu six points de suture pour refermer la plaie.

Le propriétaire aurait pu aussi bien mourir dans sa boutique s'il n'avait pas repris conscience, car il saignait abondamment. Mais il avait réussi de peine et misère, à se traîner jusqu'au téléphone et à demander du secours.

La jeune fille avait bien dit à sa victime qu'elle était Mademoiselle Hold-Up.

La description d'ailleurs correspondait. Elle avait les cheveux roux, portait des lunettes fumées et était fort bien tournée.

Les journalistes se moquèrent même de la jeune fille.

– Mademoiselle Hold-Up au bout de ses ressources.

– Mademoiselle Hold-Up moins originale –

Une simple voleuse.

Et le vol n'avait même pas rapporté mille dollars.

– Elle craint probablement de faire quelque chose de trop important.

Mais on se trompait. Ces articles moqueurs allaient fouetter l'orgueil de Mademoiselle Hold-Up.

*

Le camion blindé prenait toujours le même chemin pour se rendre dans les banques de banlieue.

Trois hommes étaient continuellement à l'intérieur.

L'un était assis à l'arrière, les deux autres à l'avant et ces hommes évidemment étaient armés jusqu'aux dents.

Lorsqu'on arrivait à une banque, le conducteur ne bougeait pas de sa place.

Celui qui était assis à ses côtés entraît dans les banques ou dans les maisons de commerce.

Par contre celui qui était à l'arrière, sortait du camion et demeurait debout, arme à la main.

Si par hasard des criminels s'attaquaient à lui, le conducteur pouvait toujours intervenir.

Les banques et les maisons de commerce dépêchaient souvent de leur propre garde pour surveiller leur camion.

Aussi, les vols audacieux étaient de moins en moins nombreux.

On attendait souvent que l'argent arrive aux banques pour s'attaquer à ces institutions. Ce semblait plus facile.

Mais ce jour-là, le camion venait de s'engager sur une petite route peu fréquentée.

C'était un raccourci et personne ne savait que le camion l'empruntait.

– Il faut tout éviter, les accidents, les attentats, alors, ne circulez jamais où il y a trop de trafic.

Les ordres donnés aux gardes étaient sévères.

Ils n'avaient pas le droit d'adresser la parole à des étrangers.

Ils n'avaient pas le droit et c'était bien évident, de faire monter qui que ce soit dans leur camion.

Mais ce jour-là, le conducteur aperçut une vieille femme marchant au milieu de la route.

Elle avait une canne et on aurait dit qu'elle titubait.

– Attention, elle marche presque au centre de la route.

– Je sais.

Le camion n'était qu'à une cinquantaine de pieds de la femme lorsqu'elle tituba et tomba au centre de la route.

Le conducteur dut freiner.

– C'est peut-être un piège.

Immédiatement, le voisin du conducteur descendit, arme à la main, surveillant les environs.

Celui qui était à l'arrière l'imita. Mais tout semblait tranquille aux environs.

Le conducteur descendit et se pencha sur la vieille femme.

– Une ivrognesse, je suppose.

La vieille femme n'avait pas perdu conscience. Elle se plaignait.

– Aidez-moi, je vous en supplie. J'ai mal... j'ai mal.

Elle se tenait l'abdomen.

– Que faisons-nous ?

– Nous n'avons pas le droit de la prendre.

– Avons-nous le droit de la laisser mourir ?

Celui qui était à l'arrière, proposa :

– On peut la conduire jusqu'à la prochaine maison. On appellera un médecin.

C'était la meilleure des solutions. On chercha à la lever, mais elle cria :

– Non, laissez-moi étendue, je vous en prie, vous pouvez me tuer.

On aurait préféré la placer à l'avant, près du conducteur, mais on dut l'étendre à l'arrière.

Quelques secondes plus tard, le camion se remit en route.

La vieille appela le garde.

– J’ai mal, j’ai mal... ici.

Il se pencha sur elle et à ce moment, il sentit une légère douleur à la cuisse. Mais ça ne dura qu’une seconde.

– Arrêtez ce camion, je vous en prie, je vais mourir, arrêtez.

Le garda frappa dans la vitre qui séparait les deux parties du camion.

– Arrêtez, elle n’est pas bien du tout, arrêtez.

Le conducteur obéit. Juste à ce moment, le garde se sentit étourdi. Il ne voyait plus clair.

– Qu’est-ce qu’il me prend ?

Il porta la main à son front, puis, brusquement, s’écroula.

Le camion venait de s’arrêter. Le conducteur et son voisin descendirent rapidement pour porter secours à la vieille.

Les deux hommes ne redoutaient pas cette

femme. Ils avaient tout simplement peur qu'elle rende le dernier soupir dans leur camion.

Le conducteur ouvrit la porte arrière.

– Ne bougez pas, les mains en l'air, sinon, je vous abats.

La vieille n'avait pas pris l'arme du garde. Elle avait un revolver, muni d'un silencieux.

L'un des deux hommes porta rapidement la main à sa ceinture et voulut sortir son revolver.

La vieille femme tira.

La balle frappa l'homme à la cuisse et il tomba.

– La prochaine fois, je tue, fit la vieille.

Elle ordonna au conducteur :

– Soulevez votre compagnon, placez-le à l'intérieur.

Le conducteur fut bien obligé d'obéir. Il souhaitait qu'une voiture passe sur la route, lui porte secours.

Lorsque le conducteur se retourna, il s'aperçut que la vieille avait enlevé ses lunettes, son vieux

chapeau et son manteau.

Elle paraissait maintenant beaucoup plus jeune. Le conducteur se rendit compte que la femme était maquillée.

Son manteau enlevé, elle n'était plus qu'en jupe et en chandail, un chandail qui la moulait parfaitement. Elle devait être jeune.

– Placez-vous contre le mur, ordonna-t-elle au conducteur.

Elle le désarma, tout comme ses compagnons.

– Si on vous demande qui je suis, vous direz Mademoiselle Hold-Up.

Elle s'approcha du conducteur et il sentit une brûlure à la cuisse.

Quelques secondes plus tard, il dormait.

Cette fois, la fille s'approcha du blessé. Il perdait beaucoup de sang.

– Vous n'auriez pas dû intervenir, je n'aurais pas tiré, c'est la première fois. Surtout vous, vous me plaisez.

Elle se pencha sur le blessé et l'embrassa avec

passion. Mais pendant qu'elle l'embrassait, il se sentit piquer à la jambe à son tour, et tomba endormi.

La fille rapidement, prit le veston d'un des hommes et sa casquette. Elle alla s'installer au volant et démarra.

Quelques instants plus tard, le camion quittait la route principale pour s'engager dans un petit chemin, et bientôt, on arriva à l'orée d'un bois.

Une automobile était là.

La fille stationna le camion et descendit. Elle alla jeter un coup d'œil sur les trois hommes.

– Ils dorment. Mais je préfère ne pas prendre de chances.

Elle leur donna une autre injection, puis, elle eut tout le temps voulu de vider le camion de son contenu.

Quinze minutes plus tard, Mademoiselle Hold-Up montait dans sa voiture et retournait vers Montréal.

Déjà, la camionnette avait été portée disparue et les policiers se lançaient à sa poursuite.

– Mais on ne les trouvera pas tout de suite.

La fille se mit à rire.

– Cette fois, j’ai volé dans les cent mille dollars. J’en ai pour jusqu’à la fin de mes jours. Ma carrière est terminée, je partirai en voyage. On verra bien si les journalistes parleront en mal de moi. Les hommes sont tous des imbéciles.

*

– Pour moi, on n’entendra plus parler d’elle, se dit le sergent Lefebvre.

On faisait surveiller tous les départs de la ville, on fouillait les voitures, les bagages.

– Elle va probablement tenter de fuir à l’étranger.

Mais d’autres policiers n’étaient pas de cet avis.

– Elle partira probablement, mais pas tout de suite, dans un mois ou deux, alors qu’on ne la surveillera plus.

Mais tous étaient d'accord pour dire que Mademoiselle Hold-Up avait probablement commis son dernier vol.

– Elle a suffisamment d'argent pour vivre en paix jusqu'à la fin de ses jours.

La police n'avait aucun indice, on ne savait pas du tout, comment on pouvait la retracer.

– Souvent, nous sommes aidés par des informateurs qui sont dans le milieu, mais cette fille travaille seule, complètement seule.

Ce jour-là, le bureau de direction d'une compagnie d'assurances fit venir Robert Brien, le détective Don Juan, à leur bureau.

– Brien, nous avons besoin de vos services.

Robert était quelque peu surpris. Ces compagnies ont toujours des enquêteurs spécialisés.

– Il s'agit d'une chose qui sort réellement de l'ordinaire.

Cette compagnie assurait la plupart des banques, des gros commerces, contre les vols.

– Ordinairement, la police finit toujours par capturer les coupables, par retrouver une partie de l'argent, mais aujourd'hui c'est différent.

– Vous voulez parler de Mademoiselle Hold-Up ?

– C'est bien ça, vous avez deviné, Brien. Il faut absolument que nous aidions les policiers. Nos enquêteurs ont posé bien des questions, mais nous ne sommes devant absolument rien ou presque. Nous savons qu'il s'agit d'une fort jolie fille, très bien tournée, elle travaille seule, elle mesure probablement cinq pieds et trois pouces et pèse dans les cent vingt livres. C'est tout. Elle ne laisse jamais de traces.

Mais aussitôt, Robert reprit :

– Vous savez autre chose.

– Comment ça ?

– Remarquez que je n'ai lu que les articles dans les journaux. Mais nous savons que cette Mademoiselle Hold-Up possède des somnifères, elle les donne en injection. C'est un somnifère puissant. Donc, elle a sûrement beaucoup de

difficultés à s'en procurer.

– Qu'est-ce que ça prouve ?

– Tous les vols ont été commis de jour, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Eh bien ! Mademoiselle Hold-Up doit travailler le soir et je ne vois que trois endroits.

– Lesquels ?

– Les hôpitaux, les pharmacies ou encore, chez un médecin.

– Mais c'est vague.

– Très vague, messieurs, d'autant plus que cette Mademoiselle Hold-Up doit être une fille très simple qui n'attire pas l'attention, une secrétaire ou une garde-malade.

Un des directeurs alors soupira :

– Nous ne sommes quand même pas pour demander aux policiers d'arrêter toutes les filles qui travaillent dans les hôpitaux, les pharmacies ou chez les médecins.

Robert approuva :

– Vous avez raison, mais on peut quand même attirer l’attention de tous ces gens. On peut leur demander de rapporter le moindre vol dans les médicaments.

– C’est vrai.

– C’est une excellente idée, les policiers n’ont pas pensé à ça.

– Je ne suis pas prêt à dire ça, fit Robert. Mais cette Mademoiselle Hold-Up est très intelligente. Ses coups ont probablement été préparés de fort longue main. Ces somnifères, elles les a peut-être volés il y a longtemps et à des endroits différents.

– Tout de même, il ne faut pas négliger ça.

Le président du bureau de direction conclut alors :

– Vous admettez, Brien, que cette fille est trop forte pour vous, que seule, la police, à force de patience, réussira à la capturer.

– Non, pas du tout. J’aimerais beaucoup lutter contre elle.

– Ah ! je croyais...

– Voyez-vous, messieurs, si cette jeune fille décide de ne plus commettre de vol, décide de quitter le Canada dans quelques mois, jamais vous ne la retrouverez.

– Alors, comment vous y prendre ?

– Jusqu’ici, pour quelles raisons la police ne l’a-t-elle pas capturée ?

Les hommes ne répondirent pas.

– Parce qu’elle travaille seule et qu’elle n’a pas commis d’erreurs. Il faut donc la forcer à commettre une erreur et pour ça, il faut qu’elle décide de faire un autre vol.

Mais comment la décider ?

Robert esquissa un sourire.

– Quand je dis que mademoiselle Hold-Up n’a pas commis d’erreurs, je me trompe. Elle en a commis une à son dernier vol.

Les directeurs étaient fort surpris.

– Comment ça ?

– Quelle erreur ?

– Les policiers ne s’en sont pas rendu

compte ?

– Peut-être pas, parce que les policiers n’ont cherché que des preuves matérielles. Moi, j’ai étudié le comportement de cette fille. Sa seule erreur, ce fut de nous dévoiler son caractère.

– Je ne vous suis pas, fit le président.

– Je vais tendre un piège à Mademoiselle Hold-Up. Mais ce ne sera pas facile, fit Brien. Je puis même me faire jouer. Je vous préviens également que ce pourra être long.

– Nous sommes prêts à vous payer, Brien.

– Espérons que Mademoiselle Hold-Up est toujours à Montréal. Surtout, messieurs, je vous demande de ne pas critiquer ma façon d’agir.

– Il n’en est pas question.

– Ne dites pas ça, quand vous lirez les journaux, vous croirez peut-être que je suis tombé sur la tête, mais je vais mettre mon plan à exécution, en espérant que Mademoiselle Hold-Up tombera dans le piège.

III

Don Juan au travail

– Ce midi-là, Robert Brien se rendit dans un chic restaurant où tous les midis, plusieurs journalistes se rencontraient.

C’était devenu leur lieu de rendez-vous.

On causait, on discutait de la situation internationale.

Lorsque Robert entra au restaurant, un journaliste le reconnut.

– Venez vous asseoir avec nous, Brien.

– Merci bien.

On parla de différentes choses, on tenta d’obtenir des nouvelles de Robert.

– Présentement, messieurs je n’ai rien de spécial sur la planche.

– À part les jolies filles ? fit un journaliste en riant.

– Les jolies filles, oui, mais ce n'est pas sur « la planche » que je les reçois.

Tous rirent de bon cœur.

Puis, au milieu du repas, on se mit à parler de Mademoiselle Hold-Up.

Robert, habilement, avait dirigé la conversation vers cet angle-là.

– Les voleurs sont de plus en plus habiles. Il y aura toujours de vulgaires filous, mais les professionnels, ont pris une expérience incroyable. Ils commettent leurs méfaits et ne laissent presque jamais de traces. Quand on songe que même des femmes se mettent de la partie.

– Vous voulez parler de Mademoiselle Hold-Up ?

À entendre les journalistes, il était clair que ces hommes avaient de l'admiration pour cette fille.

– Je n'approuve pas ce qu'elle fait, mais je la trouve formidable.

– Extraordinaire, fit un autre.

Enfin, un journaliste demanda :

– Vous, Brien, qu'est-ce que vous en pensez ?

Robert haussa les épaules :

– Vous allez me détester, messieurs, mais je vous trouve ridicules et imbéciles.

Les journalistes se regardèrent.

– Comment ça ?

– Vous êtes en admiration devant une fille qui a commis quelques petits hold-ups. Elle n'a réussi qu'un coup qui sort de l'ordinaire, un seul. Déjà, vous la comparez aux plus grands criminels, aux voleurs les plus habiles.

– Vous ne trouvez pas qu'elle est habile ?

– Pas du tout. C'est très simple ce qu'elle fait, à l'exception de son dernier vol qui était un peu plus risqué. Vous croyez que cette fille a du cran ? Allons donc. Maintenant qu'elle a réussi un bon coup, que va-t-elle faire ? Elle va se cacher, elle va fuir, tout simplement, comme le plus petit, le plus bas des criminels.

- Moi, j’aurais cru, Brien, que...
- Cette fille, selon moi, est une malade mentale.
- Elle est intelligente.
- Non, c’est une chanceuse, c’est tout. Malade, c’est facile à deviner. Pour satisfaire ses caprices, elle embrasse ses victimes. N’est-ce pas ridicule ?

Robert éclata de rire.

Un journaliste alors demanda :

- Vos opinions sont très intéressantes, Brien, pouvons-nous en parler ?
- Mais certainement. Il est temps que quelqu’un remette les choses en place. J’aurais bien aimé avoir eu du temps libre, durant le dernier mois. Je me serais attaqué personnellement à Mademoiselle Hold-Up.
- Et vous auriez eu raison d’elle ?
- Vous en doutez ? j’ai eu raison de criminels beaucoup plus habiles que cette vulgaire voleuse. Regardez l’histoire, rappelez-vous les grands

criminels. Ces hommes se contentaient-ils d'un seul vol bien réussi ? Pas du tout. Ils ont prouvé qu'ils étaient habiles en continuant leur carrière, même si tout la police était à leurs trousses.

Les journalistes prenaient des notes.

– En un mot, pouvez-vous nous décrire cette Mademoiselle Hold-Up ?

– C'est facile. Une fille qui a sans doute été élevée dans l'opulence. Une capricieuse, une enfant gâtée, détestable. On ne doit rien lui refuser. Elle manque d'argent, elle en vole. Mais elle n'a pas de courage, de cran. Elle s'amuse en commettant ces vols, mais c'est une enfant d'école. Ces vols ne sont qu'un caprice. La preuve, c'est qu'elle n'en commettra pas un seul autre.

– Vous êtes certain de ça ?

– Sûrement, parce qu'aujourd'hui, elle sait que je m'intéresse à elle. Elle sait que je pourrais triompher d'elle et très facilement. Alors, elle préfère se terrer, se cacher.

Un journaliste alors demanda.

– Vous ne pensez pas, Brien, que si nous publions ça, cette Mademoiselle Hold-Up peut vous faire ravalier vos paroles ?

Robert éclata de rire.

– Ce n'est pas une malade mentale, une capricieuse, une enfant gâtée qui va m'empêcher de dormir sur mes deux oreilles. Des idiots, j'en rencontre tous les jours dans la vie, alors une de plus ou une de moins... Il est vrai que cette fille pourrait coiffer la couronne de la reine des imbéciles.

Robert n'y allait pas de main morte.

Le lendemain matin, tous les journaux rapportaient ce qu'il dit.

« Mademoiselle Hold-Up est la reine des imbéciles. »

« Mademoiselle Hold-Up, enfant gâtée, capricieuse, qui n'a aucun courage. »

« Mademoiselle Hold-Up, c'est une malade mentale, dit Robert Brien. »

Et dans tous les journaux, on rapportait que Robert aurait aimé lutter contre cette fille.

– J’aurais triomphé d’elle facilement. Ça aurait été un passe-temps, un plaisir pour moi.

Mademoiselle Hold-Up était tournée en ridicule.

Robert, ce matin-là, reçut un appel de son service téléphonique.

– Le sergent Lefebvre de l’escouade des vols à main armée désire vous voir immédiatement... Il a téléphoné à deux reprises.

– Bon, je l’appelle. Et prenez bien en note les noms et les adresses de ceux qui téléphoneront.

– Nous le faisons toujours, monsieur Brien.

– Faites-le encore plus aujourd’hui et surtout s’il s’agit de femmes.

– Nous vous connaissons, fit la téléphoniste.

Robert raccrocha et appela au poste de police.

Le sergent Lefebvre insista pour que le jeune détective Don Juan passe à son bureau.

Ce serait trop long à discuter au téléphone.

Robert se rendit donc au bureau de Lefebvre. Plusieurs journaux se trouvaient sur le pupitre du

policier.

– Qu'est-ce qui vous prend, Brien ? Êtes-vous tombé sur la tête ?

– Pourquoi, sergent ?

– Vous demandez pourquoi ? Cette fille semble décidée à demeurer dans l'ombre, mais vous, vous la provoquez. Vous vous moquez d'elle, vous la tournez en ridicule.

– Parfaitement, sergent.

– Mais pourquoi ? je me rends bien compte que ce n'est pas vous qui avez à lutter contre elle.

– C'est ce qui vous trompe ?

Et Robert expliqua :

– J'ai été engagé par une compagnie d'assurances. On veut que je capture Mademoiselle Hold-Up. Je m'excuse, sergent, mais on trouve à la compagnie, que la police est endormie.

– Oh !

Lefebvre s'écria :

– Et c'est en l'insultant que vous allez capturer

cette fille ?

– Probablement, sergent.

– Je ne comprends plus rien.

Justement, parce que vous n'étudiez pas suffisamment la psychologie des criminels. La seule façon de capturer cette fille, c'est de la forcer à commettre des bévues.

Et Robert expliqua son plan.

– Cette Mademoiselle Hold-Up a commis un vol, assez ordinaire. Elle en serait peut-être restée là si les journalistes n'avaient pas tant narlé de son exploit. On s'est mis à l'appeler Mademoiselle Hold-Up, on a insisté sur sa beauté, sur son corps exceptionnel. Vous savez ce que tout ça a fait ? La fille est devenue orgueilleuse, elle a aimé faire parler d'elle et elle a décidé de commettre un second vol.

– Vous avez sans doute raison.

– Maintenant, remarquez ce second vol. Elle le commet dans une banque. Elle roule le gérant. Elle pourrait partir sans esclandre, sans trop attirer l'attention. Mais elle embrasse

passionnément le gérant et s'arrange pour qu'on la voie. De plus, elle dit au gérant qu'elle est Mademoiselle Hold-Up. Vous voyez d'ici qu'elle veut faire parler d'elle. Elle se sait belle, aguichante, elle embrasse ses victimes. Elle ne s'est pas trompée, elle reçoit beaucoup de publicité.

– Oui, mais son troisième vol...

– Justement, son troisième vol est très ordinaire et les journalistes le disent. Alors, que fait-elle ? Elle est blessée dans son orgueil. Elle prépare un coup d'envergure, celui du camion blindé.

– Son dernier, du moins, nous l'espérons.

– Mais elle aussi, elle voulait probablement terminer sa carrière avec ce coup audacieux. Elle possède maintenant plusieurs milliers de dollars et si elle est prudente, elle ne se fera jamais prendre.

– Il y a quelques billets qui sont marqués.

– Allons, sergent, si cette fille est habile, elle va étudier les billets. Ceux qui sont classés

d'après une série, ou ceux qui sont trop usés, elle va les détruire.

– Probablement.

– Alors, moi, j'ai décidé d'exploiter son péché mignon. Supposez, sergent, que vous êtes Mademoiselle Hold-Up. Après avoir lu les journaux, ce matin, que feriez-vous ?

– Je serais en colère, évidemment. Je songerais peut-être à me moquer de vous... mais attendez, je ne ferais qu'y songer. Je me dirais, après réflexion, que c'est probablement un piège que l'on me tend.

– Oui, c'est ce que Mademoiselle Hold-Up va faire, probablement. Mais demain, dans les journaux, on continuera à se moquer d'elle. Elle ne pourra supporter ça longtemps. Elle voudra prouver au monde qu'elle est plus forte que moi et c'est là que je l'attends.

– Vous croyez pouvoir triompher d'elle ?

– J'essaierai, sergent.

– Mais, Robert, vous ne savez même pas qui elle est. Elle peut vous croiser n'importe où dans

la rue.

– Sergent, elle voudra me tourner en ridicule. C’est un jeu qui se joue à deux, ne l’oubliez pas.

– En tout cas, moi, je ne prends pas de chances. À compter de tout de suite, je vais vous faire suivre, jour et nuit.

Robert sursauta.

– Mais jamais de la vie, sergent. Je veux être libre, libre comme l’air. Je ne veux pas que cette Mademoiselle Hold-Up sente le piège.

– En tout cas, Brien, je n’approuve pas votre attitude et s’il vous arrive quelque chose, ce sera tant pis pour vous, je vous aurai prévenu.

– Bien sergent.

*

Robert était retourné chez lui. Il avait appelé son service téléphonique, mais à part quelques journalistes, il n’y avait rien de spécial.

Il sauta dans sa voiture et se rendit à un

restaurant, non loin de chez lui.

Il mangeait régulièrement à ce restaurant.

Il venait à peine d'y entrer qu'une jeune fille parut et vint s'installer à la table voisine.

Elle était assez grande, mince, fort bien tournée, jolie et jeune.

Elle regardait longuement Robert.

– Jamais je ne croirai qu'elle est déjà passée à l'action.

Soudain, la jeune fille se décida.

Elle se leva et se dirigea vers Robert Brien.

– Vous êtes Robert Brien, le détective Don Juan, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous permettez ? Il n'est pas dans mon habitude d'accoster les garçons de cette façon, mais il faut que je vous parle.

– Asseyez-vous. Vous êtes mademoiselle ?

– Cécile Cormier.

Et elle expliqua à Robert qu'elle était

journaliste, qu'elle ne faisait que débiter dans ce métier.

– Je ferais tout pour réussir. Après les articles qui ont paru ce matin, j'ai pensé obtenir une entrevue exclusive.

Robert étudiait lentement son comportement.

Oui, elle avait fort bien le physique de Mademoiselle Hold-up. Elle avait également du cran, comme elle.

– Allez-y, je vais répondre à vos questions.

– Ici ? Mais un restaurant...

– Je suis très occupé, vous savez.

– Vous habitez non loin d'ici, n'est-ce pas ? Je le sais, je surveillais votre appartement. Nous pourrions prendre quelques minutes après le repas.

Robert hésita. Il la regarda encore longuement. Cette fille était très aguichante.

– Bon, alors je vous invite à manger et ensuite, nous causerons.

Une demi-heure plus tard, il la faisait entrer

dans son appartement.

– Asseyez-vous. Prendriez-vous un digestif ?

– Certainement.

Elle sortit une tablette et un stylo pendant que Robert préparait les verres.

– À votre santé.

– Merci.

Elle croisa la jambe pour mieux s'installer afin d'écrire. Sa jupe monta passablement haut mais elle ne fit aucun mouvement pour la baisser.

– Parlons tout d'abord de vous, pourquoi vous a-t-on donné ce titre de Don Juan ?

– Il faudrait le demander à ceux qui me l'ont donné, pas à moi.

– Moi, je le sais, fit la fille en souriant. Vous êtes beau garçon, vous devez plaire à toutes les filles. Je ne sais pas, vous avez quelque chose dans les yeux.

Robert songea :

– Toi, tu veux m'aguicher, tu es sûrement cette Mademoiselle Hold-Up.

Et il décida de jouer le jeu en s'approchant d'elle.

– Comment voulez-vous qu'un homme reste calme quand il rencontre une fille aussi jolie que vous. Vous savez que vous avez pris une grosse chance en venant ici. Si je perdais la tête...

Elle leva les yeux :

– Qui vous dit que ce n'est pas ce que je désire ?

Robert n'hésita plus. Il la prit dans ses bras. Elle l'embrassa avec passion.

– Il y a longtemps que je pense à vous, murmura-t-elle.

Et sans aucune gêne, elle détacha lentement les boutons de sa blouse.

– Serrez-moi, fort.

La main de Robert caressa les seins fermes de la jeune fille et il la sentit frissonner.

– Attendez, laissez-moi enlever ça.

Elle retira sa blouse et son soutien-gorge. Robert avait rarement vu une poitrine aussi

ferme, des seins ronds, qui se tenaient très droits.

Il la reprit dans ses bras, l'embrassa, puis, ses lèvres coururent dans le cou de la jeune fille.

Elle renversa la tête à l'arrière et Robert rendit hommage à sa magnifique poitrine.

– Robert ! Robert !

Il la conduisit vers son lit et elle se laissa mener sans protester.

Bientôt, le reste des vêtements tomba. Robert ne s'était même pas dévêtu. Il embrassait cette fille, la caressait, la rendait hors d'elle-même.

Déjà, elle poussait des soupirs langoureux.

– Viens dans mes bras, viens.

Mais Robert brusquement se leva. La fille avait fermé les yeux.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Elle ouvrit les yeux. Elle aperçut Robert qui venait de vider son sac à mains et qui maintenant fouillaient dans les poches de son manteau.

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

La fille n'était pas armée, elle n'avait pas de seringue dans son sac à main.

Soudain, la jolie Cécile se mit à rire.

– Je comprends ! Ne me dites pas que vous m'avez pris pour cette Mademoiselle Hold-Up ?

Robert ne répondit pas.

– Prenez la carte du journal, appelez, on vous donnera des renseignements sur moi. Je suis bel et bien journaliste. Je désire cette entrevue... mais je désire surtout être aimée par celui qu'on appelle le Don Juan.

Elle tendit les bras vers Robert.

– Ne me fais plus languir, chéri, viens.

Et le jeune Brien comprit que cette journaliste n'était pas du tout Mademoiselle Hold-Up.

*

Le soir même, Robert se rendit dans un cabaret avec des amis.

Il ne se cachait pas, pas du tout.

Il remarqua plusieurs filles qui s'intéressaient à lui. Mais il cherchait à deviner laquelle pouvait être Mademoiselle Hold-Up.

Il en élimina quelques-unes, puis s'attarda à flirter avec deux fort jolies filles.

Mais l'une le rabroua assez vertement.

– Laissez-moi tranquille, pour qui me prenez-vous ? fit-elle à voix haute.

Puis, beaucoup plus bas, elle murmura :

– Mon mari est le bartender.

Robert s'intéressa alors à la seconde fille, une jolie brune, très bien tournée.

Il l'invita à danser. Elle se montrait quelque peu distante, mais Robert lui servit des tas de compliments.

Il se servait de tout son charme pour arriver à ses fins.

La fille accepta de quitter le cabaret avec lui et Robert abandonna ses amis.

Il alla au restaurant, puis, la jeune fille, après

avoir hésité, consentit à le suivre à son appartement.

– Mais seulement pour prendre un digestif.

– C’est entendu.

Et après le premier baiser, elle n’opposa plus de résistance. Cette fois encore, Robert en fut quitte pour constater que cette jeune fille qui avait pourtant tout pour être sa voleuse, n’était pas Mademoiselle Hold-Up.

– Diable, songea-t-il après être allé reconduire la jeune fille chez elle, s’il faut que je continue à flirter avec toutes les filles que je rencontre, je ne pourrai sûrement pas résister bien longtemps, j’espère qu’elle ne tardera pas à se montrer.

IV

Celle qu'il n'attendait pas

Robert était épuisé.

Il passait ses journées à flirter les filles et quand elles ne résistaient pas trop, il les conduisait à son appartement.

Mais chaque fois, c'était la même chose. Chaque fois, il ne s'agissait pas de la fameuse Mademoiselle Hold-Up.

(...texte illisible dans l'édition original...)
lorsque madame Lemay, qui faisait régulièrement le ménage de son appartement se présenta, Robert était encore couché.

– Oh ! je m'excuse, monsieur Brien.

– Ne vous excusez pas, madame. Ordinairement, je suis toujours sorti à cette heure-ci. Mais je ne dors pas beaucoup de ce

temps-là.

– Je vais revenir.

– Mais non, dans cinq minutes, je serai sorti.

Robert s’habilla rapidement. Il était sorti de son appartement depuis environ cinq minutes lorsqu’on happa à la porte.

La femme de ménage alla ouvrir.

– Excusez-moi, madame.

C’était une religieuse.

– Nous passons pour vendre des barres de chocolats pour nos œuvres.

– Je regrette, mais je ne suis pas la locataire, je ne suis qu’une femme de ménage.

– Qui habite ici ?

– Monsieur Robert Brien, le détective privé. Mais il ne vient que très rarement, ma Sœur.

– Je vous remercie quand même.

La religieuse sortit.

Une heure plus tard, madame Lemay avait terminé le ménage de l’appartement de Robert.

Avant de sortir, elle jeta un coup d'œil sur le bureau.

– Ah ! çà, où ai-je mis la clef de l'appartement ?

Elle songea à Robert.

– Il a dû la prendre par distraction. Je le lui en parlerai vendredi.

*

Robert Brien avait reçu des appels de journalistes, mais il ne voulait pas se laisser questionner.

– On veut tout simplement se moquer de moi.

Même la compagnie qui l'avait engagé commençait à se fatiguer d'attendre.

Vers sept heures ce soir-là, Robert, tout à fait par hasard, croisa un de ses amis journalistes.

– Dis donc, quand on te laisse un message, tu ne rappelles pas, toi, ?

– Plusieurs journalistes téléphonent, Jacques. S’il fallait que je réponde à tous ceux-là.

– J’ai dit à ta téléphoniste que c’était très important.

– Ils disent tous la même chose.

– Il s’agit de Mademoiselle Hold-Up.

Robert soupira :

– Je m’en doutais. On veut toujours me parler d’elle.

– Attends, Robert, tu n’as pas compris. Elle a téléphoné au journal.

Robert sursauta.

– Quoi ?

– Elle s’est identifiée et elle a dit que d’ici la fin de semaine, elle te tournerait en ridicule.

– Hein ?

– Et que nous, les journalistes, nous serions tous au courant, que nous pourrions même prendre des photos.

– Tu sais bien qu’il s’agit de quelqu’un qui a

voulu faire une blague.

– Je ne crois pas, Robert. Elle a dit que tu serais sa prochaine victime, qu'elle te volerait et qu'elle ferait ensuite parvenir à la presse, ce qu'elle t'aurait pris.

Robert se mit à rire.

– Une blague, pas autre chose. Tu peux écrire dans ton journal que les paroles de cette Mademoiselle Hold-Up ne m'impressionnent pas du tout.

Mais sitôt que son ami s'éloigna, Robert devint songeur.

– Et si c'était vrai ! Il ne faut pas que je fasse appel à la police. Il faut que je la capture et seul.

Il réfléchissait.

– Où peut-être bien prendre des choses qui m'appartiennent ? Chez moi... ou encore, dans ma voiture.

Robert n'attendait pas la visite de Mademoiselle Hold-Up.

– Mais quand même, je préfère prévenir que

d'être obligé de guérir. Je n'ai pas du tout l'intention que cette fille me tourne en ridicule.

*

Il passait deux heures du matin lorsque Robert arriva chez lui.

Il stationna sa voiture devant la porte et appuya sur un bouton.

– Maintenant, si quelqu'un tente d'y pénétrer, la sonnerie se mettra en branle.

Le jeune détective monta à son appartement. Il entra, alluma rapidement la lumière et revolver au poing, fit le tour de ses deux pièces, regardant jusque au-dessous du lit.

Le jeune Brien tourna la serrure, se dévêtit et alla prendre sa douche.

La porte de sa chambre de bain était entrouverte.

Soudain, il renifla quelque chose de bizarre.

– Ah ça !

Une fumée blanche s'infiltrait lentement dans la salle de bain. Robert se sentait étourdi.

– Et mon revolver qui est dans l'autre pièce.

Il sortit du bain. Il titubait. Il passa dans sa chambre et à ce moment, il aperçut une ombre, une ombre qui portait un masque, un véritable masque à gaz.

– Bonsoir, Robert chéri. J'ai dit aux journalistes que je viendrais te rendre visite.

Robert voulut faire un pas en avant, mais il perdit l'équilibre et s'étendit de tout son long.

La fille se dirigea vers la fenêtre, l'entrouvrit et attendit quelques secondes avant d'enlever son masque.

Ensuite, elle souleva Robert Brien. Le jeune détective était complètement nu.

Elle l'étendit sur le lit. De son gros sac à main, elle sortit une corde très solide.

Elle ficela Robert solidement, lui attachant les poignets et les chevilles au sommier.

Puis, lentement, elle ouvrit les tiroirs des

bureaux et prit toutes les choses qui appartenait au détective.

Elle fouilla ensuite dans ses poches de pantalons, prit son porte-monnaie, ses clefs, enfin tout ce qui lui appartenait. Elle revint vers le lit.

– Tiens, vous êtes éveillé ?

Elle était plantée devant le détective. Elle portait un loup noir sur les yeux.

Comme costume, elle avait des pantalons et un chandail qui la moulait comme s'ils avait été collés à sa peau.

– Alors, vous avez voulu vous moquer de moi, Robert chéri ? Je n'ai pas aimé ça. J'avais décidé de me retirer des affaires, mais vous m'avez forcée à accomplir une dernière mission.

Elle se mit à rire.

– Lorsque je sortirai d'ici, je vous endormirai en vous donnant une injection. Je téléphonerai aux journalistes et ils viendront. Ils vous trouveront nu, à poil, étendu dans votre lit. Je laisserai même ma carte de visite sur votre corps.

Robert n'osait pas parler.

La fille s'approcha du lit. Il ne pouvait bouger. Elle l'embrassa passionnément sur la bouche. Puis, après s'être dégagée, elle se remit du rouge à lèvres et l'embrassa sur chaque joue, laissant l'empreinte de ses lèvres.

– Ma signature, murmura-t-elle.

Non satisfaite de ça, elle l'embrassa également sur la poitrine.

– Vous montrerez ça à vos amis les journalistes.

– Vous êtes très forte. À nous deux, nous pourrions...

– N'essayez pas de me tendre un piège. Je me retire définitivement. À compter de ce soir, vous n'entendrez plus parler de moi. Oh ! il se peut que je vous rencontre un jour, mais vous ne saurez pas que j'étais Mademoiselle Hold-Up.

Robert, enfin, desserra les lèvres. Il semblait profondément humilié.

– Je vous félicite, mais vous ne pourrez aller bien loin. Remarquez que je suis en admiration devant vous, mais...

– Vous tentez de me faire peur ?

– Pas du tout. La maison est étroitement surveillée. On vous a sûrement vue entrer.

Elle se mit à rire.

– Ne craignez rien, je suis dans la bâtisse depuis cet avant-midi. J'étais habillée en sœur, en religieuse. Quant à sortir, ne vous inquiétez pas, j'ai trouvé un moyen.

– Félicitations. Vous savez que vous allez ruiner ma carrière ?

– Oui, je m'en doute. Vous n'aviez qu'à ne pas vous moquer de moi.

– Comme un condamné à mort, n'ai-je pas le droit à une dernière faveur ?

– Ne vous ai-je pas embrassé ?

– Si, mais j'aimerais fumer.

– Si ce n'est que ça, je puis prendre deux minutes.

Elle vint pour ouvrir son sac.

– Mademoiselle Hold-Up, je roule moi-même mes cigarettes. Je n'aime pas les cigarettes qui

sont sur le marché.

– Je vois, vous êtes un original.

– Si vous voulez. Regardez, sur la table, près de l'entrée, il y a une boîte. Il y a des cigarettes à l'intérieur.

Mademoiselle Hold-Up se dirigea vers la boîte.

– C'est original.

– Oui, on dirait une roue de bateau. Pour ouvrir la boîte, vous devez tourner la petite roue à droite.

Elle obéit, alluma une cigarette et l'apporta à Robert.

Elle le fit fumer pendant quelques secondes.

– Bon c'est suffisant.

– Savez-vous que vos victimes avaient raison. Vous êtes une fille assez extraordinaire.

– Vous auriez dû vous en rendre compte plus tôt.

– Vous êtes également fort jolie. Si vous n'étiez pas une ennemie, je crois que je vous

aimerais.

Elle éclata de rire.

– Vous ne m’aimerez sûrement pas, demain, lorsque vous verrez tous les journaux se moquer de vous.

– Nous verrons bien. Tout de même, je regrette.

– Vous regrettez quoi ?

– De vous voir mettre fin à votre carrière d’une façon... disons, aussi brutale.

– N’essayez pas de me faire peur.

Elle ramassa son gros sac.

– Au fait, je vous ai pris bien des choses, mais vous aurez le tout. Demain, je ferai parvenir tous ces objets aux journalistes. Je ne garderai que les quelques billets que contenait votre portemonnaie.

– À la porte, elle se retourna.

– Bonsoir, Robert chéri !

Le jeune détective Don Juan ferma les yeux.

– Comme c’est regrettable, murmura-t-il.

Une seconde plus tard, Mademoiselle Hold-Up se mit à crier comme une folle.

La porte était entrouverte. La fille criait, sautait, hurlait. Elle se tordait la main et semblait incapable de la détacher de la poignée de la porte.

Évidemment, les voisins de chambre de Robert accoururent.

– Que se passe-t-il ?

– Ne touchez pas à la poignée, cria Robert. Surveillez cette fille. C’est Mademoiselle Hold-Up.

Il ordonna à un voisin :

– Enlevez le courant. J’avais mis un puissant court circuit sur la poignée de la porte, justement parce que je prévoyais son arrivée.

– Mais, comment enlever le courant ?

– Tournez la petite roue sur la boîte à cigarettes, là, sur la table.

L’homme obéit.

Une seconde plus tard, la belle Mademoiselle

Hold-Up tomba au plancher. Elle avait la main affreusement brûlée.

Plusieurs voisins se rassemblaient dans le corridor, se demandant ce qui se passait.

– Ce n'est pas une exposition, ici, cria Robert. Quelqu'un ne pourrait-il pas me couvrir d'un drap ?

– Excusez, monsieur Brien.

Le voisin tira rapidement la couverture.

– Vite, délivrez-moi.

Quelques instants plus tard, le jeune détective passait rapidement dans la salle de bain.

Il en sortit bientôt, vêtu de son pyjama et de sa robe de chambre.

Il se pencha sur la jeune fille qui se faisait appeler Mademoiselle Hold-Up.

Il examina sa main.

– Elle a reçu un choc assez terrible mais elle s'en tirera. Elle a été brûlée, mais elle ne perdra pas la main.

Le jeune détective la souleva et la transporta

dans son lit. Par mesure de précaution, il lui lia les deux jambes.

– Vous pouvez vous retirer, je vais appeler la police.

Mais Robert avait son idée.

– Avant de téléphoner aux policiers, il convoqua quelques journalistes de ses amis.

– Mademoiselle Hold-Up vous avait promis quelque chose de sensationnel ? Eh bien ! venez chez-moi, elle n’a pas menti.

Robert raccrocha.

Il fouilla ensuite dans le sac de la jeune fille.

Elle se nommait Jocelyne Cardinal. Elle venait de l’extérieur de Montréal et travaillait de nuit dans un hôpital.

Elle avait commencé ses études de garde-malade, mais n’avait pu les terminer à cause de son manque d’argent.

Robert apprit plus tard, qu’aux yeux de ses voisins et de ses compagnes de travail, Jocelyne passait pour une excellente jeune fille.

– Travailleuse, jamais un mot plus haut que l'autre.

– On n'aurait jamais cru qu'elle était cette Mademoiselle Hold-Up.

Un peu avant l'arrivée des journalistes, la jeune fille ouvrit les yeux.

Robert lui avait enlevé son loup noir.

– Je regrette, Jocelyne, murmura-t-il.

Elle le regarda.

Elle avait les larmes aux bords des yeux.

– J'ai mal !

– Vous n'auriez pas dû venir. Il fallait me protéger, n'est ce pas ?

– Que comptez-vous faire ?

– Vous vouliez voir les journalistes ? Je les ai convoqués.

– Oh non !

– Pourquoi pas ? Vous vouliez vous moquer de moi. Malheureusement, les rôles sont changés.

– Je n'ai jamais été une véritable voleuse. J'ai

beaucoup lu. J'échafaudais des plans. J'en veux au monde. J'avais du talent, mais parce que je manquais d'argent, je ne pouvais poursuivre mes cours de garde-malade. Alors, un jour, j'ai décidé de risquer le tout pour le tout, de commettre un hold-up. J'avais un vieux revolver appartenant à papa, j'ai mis une perruque, vous savez le reste. On m'a baptisée Mademoiselle Hold-Up.

– Ce fut une erreur.

– J'étais une criminelle, mais on parlait de moi comme d'une héroïne. Alors, je me suis grisée de cette fausse gloire. J'ai voulu faire parler de moi. J'ai commis un second vol, puis un troisième.

– Et le troisième fut trop simple, on s'est moqué de vous.

– Oui, alors, il y a eu le dernier. Je l'avais préparé soigneusement. Tout était étudié. J'ai réussi. Jamais vous n'auriez entendu parler de moi.

Et elle demanda :

– Pourquoi vous êtes-vous moqué de moi dans les journaux ? Vous avez tout gâché.

– Mademoiselle Hold-Up, s’il fallait que tous les criminels s’en tirent, où irait notre monde ? Heureusement, tous ne sont pas aussi habiles et aussi intelligents que vous. Vous n’aviez qu’un défaut, votre orgueil. Vous n’auriez pas dû relever mon défi.

– Je le sais, maintenant... mais c’est trop tard.

– Vous êtes une voleuse, vous avez commis des vols à main armée, vous avez blessé un homme, mais vous n’avez tué personne. Vous n’avez pas de dossier ?

– Je n’ai jamais été arrêtée.

– Eh bien ! avec un bon avocat, vous vous en tirerez avec quelques années derrière les barreaux, peut-être cinq ans, peut-être moins.

Bientôt les journalistes arrivèrent.

Robert leur permit de prendre des photos de la fille.

– Mais je dois vous avouer qu’elle est très forte. Je retire tout ce que j’ai dit, elle n’est pas folle, loin de là. Si la société avait aidé cette jeune fille, elle n’aurait pas voulu se venger.

– Vous l’excuser, Brien ?

– Je ne l’excuse pas, mais je comprends ses actes. Je vous demande de ne pas vous moquer d’elle. Elle paiera pour ses forfaits, mais ne l’accablez pas, et ne la portez pas aux nues non plus. Ce serait un mauvais service à lui rendre.

Et lorsque les policiers vinrent chercher la jeune fille, Robert Brien la vit s’éloigner à regret. Il était persuadé qu’il n’oublierait pas facilement Mademoiselle Hold-Up.

Le mois prochain, nous publierons une autre aventure de Robert Brien, le détective Don Juan.

Entre temps, ne manquez pas de vous procurer les autres romans « pour adultes » de Pierre Saurel – 1. IXE-13, l’espion playboy. 2 – Les Aventures de Miss Vénus, la reine du sexe. 3 – Les secrets intimes de Gigi, fille de chambre.

Si vous avez de la difficulté à vous procurer ces romans chez votre dépositaire, vous pouvez vous abonner à nos quatre publications, pour un an. Non seulement vous recevrez les quarante-

huit romans par la poste, mais vous épargnerez de l'argent, puisqu'il ne vous en coûtera que \$9.00 pour un an.

– Ne tardez pas, remplissez immédiatement le coupon qui se trouve en dernière page de ce roman.

Cet ouvrage est le 754^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.